

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

3 OCTOBRE 2013  
N° 23

LES FORCES QUI  
VONT ME MANQUER





## Les forces qui vont me manquer un jour je les dépense

1. On est à vingt kilomètres de Paris, le long de la nationale 7. Celle par laquelle on va jusqu'au Kremlin-Bicêtre, Villejuif, Haÿ-les-Roses, Vitry-sur-Seine, Chevilly-Larue, Thiais, Rungis et Orly, celle qui passe sous les pistes de l'aéroport, rejoint Villeneuve-le-Roi, Paray-Vieille-Poste, Athis-Mons, Juvisy-sur-Orge, Viry-Châtillon, Grigny, et enfin Ris-Orangis. Celle que les 40.000 poids lourds venus abreuver la capitale et les villes environnantes en produits frais empruntent nuit et jour après avoir gorgé leurs compartiments au marché de Rungis. Celles que prennent chaque jour des chauffeurs bulgares, polonais, italiens, espagnols, turques, marocains, roumains, italiens, français, anglais, autrichiens pour charger les rayonnages de nos matières, objets, rouge, noir, bleu, jaune, plastique, néon, latex, aluminium, polyuréthane, acétate, carbone, plastique, matière, partout, dégorgée, avachie, tandis que la viande s'inquiète et qu'on se meurt d'ennui quand ce n'est pas de faim.

2. Au bord de cette nationale, à la hauteur de Ris-Orangis, ce 3 avril 2013, alors que le jour s'essaye aux premières lueurs, quelques cent quarante citoyens européens de nationalité roumaine et hongroise regardent depuis la route deux pelleteuses broyer ce qui était, il y a une heure encore, leurs abris depuis plusieurs mois.

Ces images on les a vues partout,

On les voit encore,

On les connaît de trop les voir,

On ne les attend même plus,

Elles nous traversent,

Absentées,

Inhabitées.

Ces images, chaque matin, plus nombreuses depuis le discours de Grenoble

Toujours aussi nombreuses depuis la nouvelle présidence,

Ces images

Qui loin de nous rendre sensibles,

Nous laissent étrangers au réel,

Nous placent au seuil du visible.

*Dedans n'est que l'espace inversé, et là le visible se métamorphose en son image.*

*De telle sorte que tout ce qui apparaît dedans ressemble à tout ce qui est dehors.*

*Bernard Noël, Le Journal du regard.*

Ce saut du voir au croire,

Ce saut entre ce que découvre mon regard et ce que ma volonté tient pour vérité,

Ce saut qui est la question que *Tartuffe* posera dans le champ tout expérimental de l'intimité familiale,

Ce saut qui me fait voir ce que je crois

Et non pas croire ce que je vois.

*Qu'est-ce qu'un regard ?*

*Un espace d'une telle limpidité révélatrice que toute forme y apparaît telle qu'en elle-même.*

*Mais rien n'est tel quel, car le regard est aussi dans les yeux, et les yeux dans la tête. L'espace du regard est le visible. Et le visible est notre lecture du monde, car nos yeux croisent toujours notre vue du monde avec notre mentalité.*

*Nous voyons moins le monde que le sens qu'a pour nous la partie du monde que nous regardons.*

*Bernard Noël, Journal du Regard.*

Toujours ces mêmes images,  
On s'en irriterait presque de les voir revenir,  
Dans les papiers comme dans le réel,  
Ces images de maisonnette pour poupée ruinées,  
Réduits de quelques mètres,  
Aux cloisons de fortunes, aux fenêtres sans châssis, où les cheminées de tôle sortent des toits de bâche et de plastique noué, au sol assemblé tant bien que mal sur la boue humide – découpes et chutes de lino, tapis, palettes, vieux restes de planches qui pourrissent jusqu'à la fibre.

*Le visible est la maison du sens.  
Son espace est de la pensée en instance.  
Est du dehors qui va se penser dedans.  
Bernard Noël, Journal du Regard.*

D'autres avaient été détruits avant, d'autres depuis auront été détruits. Mais à l'entrée du bidonville de Ris-Orangis on pouvait trouver, dessinée à la peinture bleue sur des planches blanches vissées entre elles pour former une arche, la phrase suivante : « Les forces qui vont me manquer un jour, je les dépense ».

Le portique, dressé au bord de la national 7, sur le bord du champ qui bordait le stade de foot en construction, est détruit – comme toutes les autres baraques – ce matin du 3 avril 2013.

3. « Les forces qui vont me manquer un jour, je les dépense ».

Ce sont les mots d'Israël Galvan,

Danseur et chorégraphe espagnol de flamenco,

« Les forces qui vont me manquer un jour, je les dépense »

Ces mots, ce sont ceux du *Réel*,

Le *Réel* où il tient tête, le corps tendu, dressé, en appel de la vie encore à vivre, au sort la persécution et l'extermination de 250 000 Tziganes par les Nazis pendant la seconde guerre mondiale.

Génocide oublié que celui des gitans.

4. « Les forces qui vont me manquer un jour, je les dépense »,  
Ces mots, à l'entrée du camp, avaient été placés par les habitants et par des membres de  
l'association PEROU qui cherchait à inventer concrètement d'autres issues que la pure et  
simple expulsion,  
Ces mots,  
Parce qu'Israël Galvan était venu danser avec eux ce 15 février 2013  
Deux mois avant qu'ils ne soient à nouveau évacués,  
Ces mots parce qu'ils disent la force de  
l'insurrection lyrique  
ces mots, dont il faut se rappeler l'intensité pour regarder à nouveau  
le visible et ses images.  
Ce n'est pas voir qui brûle.  
C'est le savoir – et son envers : l'ignorance volontaire.

5. La première fois que j'ai compris le sens du mot « peuple », c'était en parlant avec une  
amie.  
Elle ne connaissait rien du sien, ce qui peut-être la poussait à lui donner une consistance  
toute sensible précisément parce qu'elle l'inventait à chaque fois, dans chaque prise de  
parole, dans la façon dont elle portait la voix de ses petites communautés.  
En arménien, il y a deux verbes *être* : un verbe pour dire « je suis habituellement », un  
autre pour dire « j'existe ». À l'école de langue où elle a pris ses premiers cours, lors  
d'une leçon sur la négation, on lui a fait conjuguer « je n'existe pas ».

# LES LUCIOLES

espaces de résistance.

Carolini. Lettre de 1944:

Une nuit entre hommes, jeunesses des corps,  
des esprits qui rencontre le spectacle des  
insectes luminescents. Nus comme des vers  
luisants dans la clairière ~~ils~~ ils ont  
fuyent les projecteurs aveuglants de la  
police fasciste, mal aux yeux.

Article de 1975:

Un peuple qui sous le règne du fascisme  
perd vie et une campagne qui sous le règne  
de la pollution perd ses lucioles.

Didi-Huberman. Survivance des Lucioles

Quand la pleine lumière passe de paradis  
à instrument de contrôle et de coercition

Les lucioles faibles lumières intelligentes  
derniers lieux de liberté et de désir,  
derniers espaces de résistance face à un  
soleil artificiel qui serait insomnique.

Seul - on voit la lumière dans la  
lumière?

Brillance qui efface les lueurs.

Si on ne savait plus voir?

Jacques Rancière "Partage du sensible"  
à interroger. →

Les lucioles n'ont disparu qu'à la vue  
de ceux qui ne sont plus à la bonne  
place pour les voir émettre leurs  
signaux lumineux. ← étrange...

Déclin n'est pas disparition.

Nous sommes des forgetifs guidés par  
un passeur, notre but est là-bas,  
au delà, derrière cette ligne.

Images pour protester contre la gloire  
du règne et ses faisceaux de dure  
lumière.

Les lucioles ont-elles disparu?  
Bien sûr que non. Quelques-unes sont  
tout près de nous, elles nous froient dans  
l'obscurité.

"Fonde traversé de lueur". Souples-lucioles  
quand ils se retirent la nuit, cherchent  
comme ils peuvent leur liberté de mouve-  
ment, fuyent les projecteurs du règne, font  
l'impossible pour affirmer leurs désirs,  
émettre leurs propres lueurs et les adresser à  
d'autres.

LAURA WADDINGTON Borden

(CARNET  
CHLOÉ GIRAUD)















Qu'est-ce qu'un peuple ?

~~Alexanderplatz, d'Alfred Döblin, depuis les montages brechtiens jusqu'à l'écriture scénaristique de Moholy-Nagy, depuis Blaise Cendrars, Ilya Ehrenbourg ou Vladimir Maïakovski – je pense par exemple aux extraordinaires « poèmes-reportages » de 1925-1929<sup>58</sup> –, c'est toute une constellation littéraire qui, par-delà l'écriture romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle, aura voulu adopter le principe du *montage documentaire* que l'on retrouve plus tard dans les œuvres de W. G. Sebald, de Charles Reznikoff ou plus près de nous, de Jean-Christophe Bailly.<sup>59</sup>~~

Or, ce principe de montage – ou de remontage – documentaire est inséparable d'une histoire culturelle profondément marquée, avant le cinéma, par un certain usage de la photographie<sup>60</sup>. C'est ainsi que la *dialectique* rencontre le *sensible*, et que la politique s'incarne dans les ressources nouvelles, y compris visuelles, de la poésie. En 1924, par exemple, Blaise Cendrars publia un livre intitulé *Kodak*; la firme américaine ayant, entre-temps, fait valoir ses droits, Cendrars dut ramener son titre, pour l'édition de ses poésies complètes en 1944, au seul intitulé de *Documentaires*<sup>61</sup>. En 1928, il entra dans la poétique même du trajet rêveur et amoureux de *Nadjia* que le texte en fût scandé par les photographies urbaines de Jacques-André Boiffard et de Man Ray<sup>62</sup>. Il fallait aussi que l'entreprise de démontage théorique menée par Georges Bataille dans la revue *Documents*, en 1929-1930, fût, non pas illustrée, mais bien portée et sollicitée par l'iconographie

104

Rendre sensible

documentaire du même Boiffard, d'Eli Lotar et de bien d'autres encore<sup>63</sup>. Dans les mêmes années, les images *sensibles* de Germaine Krull venaient encore solliciter la pensée *dialectique* de Walter Benjamin sur les passages parisiens<sup>64</sup> (on retrouve certaines de ces images dans les archives d'un autre grand dialecticien, Theodor Adorno). Lorsque, en 1933, Ilya Ehrenbourg publia à Moscou son livre *Mon Paris*, il se fit d'abord photographe de profil par El Lissitzky – qui était aussi le maquetiste du livre – avec son Leica de face, manière de dire que le Leica, bientôt photographié en gros plan, était peut-être l'auteur principal de ce livre composé d'une admirable suite d'images montrant les divers peuples de Paris<sup>65</sup>. Et enfin – pour interrompre cette liste qui pourrait être bien plus longue –, comment comprendre le *Journal de travail* ou l'*ABC de la guerre* de Bertolt Brecht sans leurs montages photographiques, ou bien l'enquête de James Agee sans les images implacables de Walker Evans<sup>66</sup>?

Implacables images, en effet<sup>67</sup>. Mais pas « insensibles » pour autant, loin de là, elles qui ne nous laissent pas, nous non plus, insensibles pour autant. Personne, certes, ne pleure dans ces images de misère où partout rôde l'attente d'un travail, la faim, la mort aussi. Une épouse semble presque tenir sa lèvre inférieure serrée entre les dents, comme pour ne pas avoir à pleurer, justement; un enfant, hagar, accroupi à terre, incapable de jouer, regarde dans le vide; à bien y regarder, cet autre

105

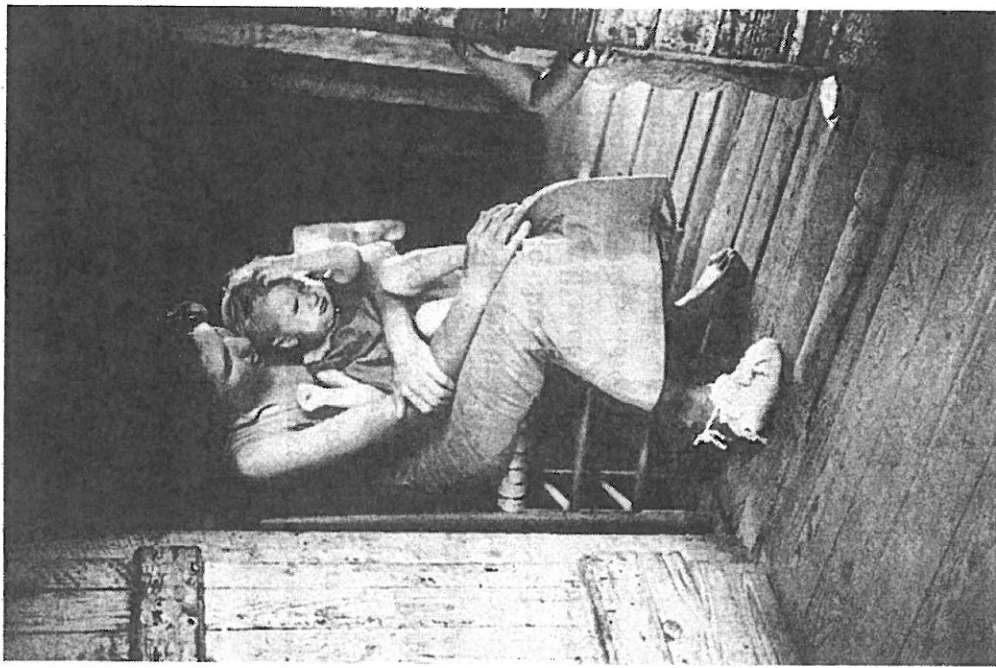
GEORGES DID-HUBERMAN "RENDRE SENSIBLE" IN QU'EST-CE QU'UN PEUPLE ?

Qu'est-ce qu'un peuple ?

bébé ne pleure-t-il pas dans les bras de sa mère ? Aussi y a-t-il, dans ces images, toute la déréliction possible et, en même temps, toute la dignité qui demeure dans le lien établi avec le photographe. Comme chez August Sander, rien n'a été pris à la sauvette, tout résulte d'une considération partagée, d'un respect mutuel qui a pris le temps de s'ins-taurer. Et c'est ainsi que Walker Evans nous aura « rendu sensible » quelque chose de crucial – et non pas seulement d'apparent – dans la condition des peuples américains de la Grande Dépression, quelque chose qui demeure inséparable du récit qu'en aura donné James Agee.

Que veut dire alors, en un tel contexte, le geste de *rendre sensible* ? Cela ne veut pas dire, n'en déplaie aux étroites versions du platonisme ou du rationalisme contemporains, rendre inintelligible. Si Walter Benjamin a construit toute son approche de la « lisibilité de l'histoire » autour de la notion d'*image dialectique* – et non, par exemple, sur celles d'*idée dialectique* – voire d'*idée de la dialectique* –, c'est bien que l'intelligibilité historique et anthropologique ne va pas sans une dialectique des images, des apparences, des apparitions, des gestes, des regards... tout ce que l'on pourrait appeler des *événements sensibles*. Quant à la *puissance de lisibilité* dont ces événements sont porteurs, elle n'est efficace que parce qu'il entre dans l'efficacité même des images de rendre accessibles, de faire lever, non pas seulement les aspects des choses ou des

106



Walker Evans, Alabama, 1936. D'après J. Agee et W. Evans, *Let Us Now Praise Famous Men*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1941.

Qu'est-ce qu'un peuple ?

états de faits, mais bien leurs « points sensibles », comme on le dit si bien pour signifier où cela fonctionne à l'excès, où cela cloche éventuellement, là où tout se divise dans le déploiement dialectique des mémoires, des désirs, des conflits.

Rendre sensible, c'est donc aussi rendre accessible cette *dialectique du symptôme* dont l'histoire est toute traversée, le plus souvent à l'insu des observateurs patentés (je veux dire, par exemple, que James Agee et Walker Evans auront mis sous nos yeux certains aspects de la crise économique que ne voyaient sans doute pas aussi précisément les économistes ou les historiens de cette époque).

Ce pourrait être là une façon de comprendre ce que disait Maurice Blanchot lorsqu'il évoquait la « présence du peuple [...] non comme l'ensemble des forces sociales, prêtes à des décisions politiques particulières, mais dans sa [...] *déclaration d'impuissance*<sup>68</sup> » : en sorte que « rendre sensible » voudrait dire, à strictement parler, rendre sensibles les failles, les lieux ou les moments à travers lesquels, se déclarant comme « impuissance », les peuples affirment à la fois ce qui leur manque et ce qu'ils désirent.

Les images de Walker Evans (arides et cependant si émouvantes) comme les descriptions de James Agee (littérales et cependant si poétiques) apparaissent ainsi comme *se rendre-sensible* et la *déclaration d'impouvoir*<sup>69</sup> de ces peuples aux prises avec une situation historique et politique qui les expose à disparaître.

108

Rendre sensible

Rendre sensible, ce serait donc rendre accessible par les sens, et rendre même accessible ce que nos sens, de même que nos intelligences, ne savent pas toujours percevoir comme « faisant sens » : quelque chose qui n'apparaît que comme faille dans le sens, indice ou symptôme.

Mais, dans un troisième sens, « rendre sensible » veut dire aussi que nous-mêmes, devant ces failles ou ces symptômes, devenons tout à coup « sensibles » à quelque chose de la vie des peuples – à quelque chose de l'histoire – qui nous échappait jusque-là mais qui nous « regarde » directement. Nous voici donc « rendus sensibles » ou sensitifs à quelque chose de nouveau dans l'histoire des peuples que nous désirons, par conséquent, connaître, comprendre et accompagner. Voici nos sens, mais aussi nos productions significatives sur le monde historique, émus par ce « rendre-sensible » : émus dans le double sens d'une mise en émotion et d'une mise en mouvement de la pensée.

Devant la « déclaration d'impouvoir » des peuples – telle qu'elle peut nous être rendue sensible dans le montage des textes de James Agee et des images de Walker Evans –, nous voici donc aux prises avec tout un monde d'*émotions dialectiques*, comme s'il fallait à la lisibilité de l'histoire cette particulière disposition affective qui nous saisit devant les images dialectiques : la *formule* avec le *pathos* qui la divise pourtant, l'intelligible avec le sensible qui le bouleverse pourtant.

109

# J'APPELLE

Qu'est-ce que je fais ?  
J'appelle.  
J'appelle.  
J'appelle.  
Je ne sais qui j'appelle.  
Qui j'appelle ne sait pas.  
J'appelle quelqu'un de faible,  
quelqu'un de brisé,  
quelqu'un de fier que rien n'a pu briser.  
J'appelle.  
J'appelle quelqu'un de là-bas,  
quelqu'un au loin perdu,  
quelqu'un d'un autre monde.  
(C'était donc tout mensonge, ma solidité ?)  
J'appelle.  
Devant cet instrument si clair,  
ce n'est pas comme ce serait avec ma voix sourde.  
Devant cet instrument chantant qui ne me juge pas,  
qui ne m'observe pas,  
perdant toute honte, j'appelle,  
j'appelle,  
j'appelle du fond de la tombe de mon enfance  
qui boude et se contracte encore,  
du fond de mon désert présent,  
j'appelle,  
j'appelle.  
L'appel m'étonne moi-même.  
Quoique ce soit tard, j'appelle.  
Pour crever mon plafond sans doute surtout  
j'appelle.



# Noir Désir - L'Europe

*Les sangliers sont lâchés*

*Je répète :*

*les sangliers sont lâchés.*

*Les petits patrons font les grandes rivières de diamant.*

*Deux fois.*

*Les roses de l'Europe sont le festin de Satan.*

*Je répète :*

*les roses de l'Europe sont le festin de Satan.*

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe.*

*Voire pour le monde.*

Chère vieille Europe, cher vieux continent, putain

autoritaire,

aristocrate et libertaire, bourgeoise et ouvrière,

pourpre et pomponnée de grands siècles et colosses

titubants.

Regarde tes épaules voûtées, pas moyen

d'épousseter d'un seul geste,

d'un seul, les vieilles pellicules, les peaux mortes

d'hier et tabula rasa...

D'ici on pourrait croire à de la pourriture noble et en suspension.

il flotte encore dans l'air de cette odeur de soufre.

Sale vieille Europe,

celle qui entre deux guerres et même encore pendant caressait pour son bien

le ventre des pays de ses lointains ailleurs et la bite à

la main

arrosait de son sperme les sexes autochtones.

On se relève de ça ? On se relève de tout même des chutes sans fond.

Nous avons su monter nous avons su descendre,

nous pouvons arrêter

et nous pouvons reprendre...

Europe des lumières ou alors des ténèbres ;

à peine des lucioles dans les théâtres d'ombre.

A peine une étincelle dans la nuit qui s'installe et

puis se ressaisit,

et puis l'aube nouvelle, après les crimes d'enfance,

les erreurs de jeunesse on n'arrache plus les ailes

des libellules d'or.

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe.*

*Voire pour le monde.*

Amnistie, amnistie ou alors amnésie, qu'est-ce que

vous volez que ça foute,

de toutes façons il faut bien avancer, pressons le pas camarade

et puis réalisons réalisons, il en restera toujours quelque chose allez !

Matérialiste alors ça fait qu'au moins on est sûr de

n'pas de tromper,

et du tangible alors jusqu'à l'indigestion, du rationnel alors

et jusqu'à en crever, des logiques implacables mais toujours pas de sens...

Eh princesse de l'Histoire dans sa marche forcée,

on finit par se perdre en passant sous tes arches multiséculaires.

*Voire pour le monde.*

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe.*

On est passé de tes arcanes passées, passé de tes arcanes passées,

on est passé de tes arcanes passées, aux charmes technocrates...

Alors l'Europe alors l'Europe alors l'Europe.

Bruxelles, Schengen, Strasbourg, Maastricht, PIB,

PIB, CEE, Euratom, OCDE et

GATT.

Protégez-nous marché de cet AMI commun d'un monde si petit.

Euromonnaie unique, Nasdaq et CAC 40, orgiaque, idyllique, faites de la

poésie,

soutenez la culture, produisez du spectacle et de l'Entertainment

comme on dit chez nos frères d'Outre-Atlantique et toc anciens Européens,

nouveaux maîtres du monde pendant que le dragon asiatique rêve, fait ses

étirements,

il est beau et puissant, crache du feu gentiment.

Pendant qu'Ernest Antoine Seillière fait son

apparition et nous déclare sa

flamme

il nous aime et nous dit :

" Nous ne sommes pas comme les politiques soumis à la pression de la rue. "

Et on entend au loin résonner les clameurs de la foule,

les beaux mouvements d'ensemble, les défilés

glorieux et puis la lutte des

classes.

Et maintenant c'est sérieux, eh bébé, c'est sérieux, on ne croit plus en

rien,

nous montons de toutes pièces ce business et Basta, on chevauche pas Pégase

ça c'était pour l'extase c'est fini.

Extension, expansion si possible, mais pas de rêve à porter seulement des

dynamiques.

D'abord la thune, bébé et le reste suivra et le reste

viendra c'est ce qu'on dit

je crois en cette époque là bénie des globophages.

Chère vieille Europe, ta tête connaît à peine tes

jambes qui souvent ne comprennent pas tes bras

comment ça marche encore déjà.

Comment ça marche un corps étranger à son corps on n'sait pas on s'en fout on s'embrasse quand même et puis on a raison.

Sale vieille Europe, te souviens-tu de la force brutale, occident mal luné, guerre brûlante, guerre froide, et enfin de guerre lasse et enfin de guerre lasse.

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe.*

En veux-tu en voilà des écoles de la performance et voilà des patrons

créateurs du Global business dialogue ou Electronic

commerce

pour s'asseoir en gloussant sur toutes les exceptions à commencer par ce truc machin culturel.

Histoires de producteurs et de consommateurs, du

producteur au consommateur,

du producteur au consommateur, et des

intermédiaires à plus savoir qu'en foutre, toute ton

âme s'est usée sur ce chemin sans fin et sur ce va et vient on y va, nous aussi, profiter, pas de raison, après tout ça ira, on n'en aura pour tout le monde, y'en aura pour tout le monde, on a dit pour tout le monde, pour tout le monde, pour tout l'monde et mon cul !

A quelle hauteur vas-tu ériger tes remparts ?

Où vas-tu repousser tes nouveaux murs d'enceinte ?

Quelque chose est resté en travers de la gorge et nous voulons cracher

c'est la moindre des choses mais vous pouvez, madame,

vous adresser à nous car tout n'est pas perdu non tout n'est pas perdu

de vos mythes d'aurore ici le soleil brille pour tous et on y croit.

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe.*

*Voire pour le monde.*

Quelque chose est resté en travers de la gorge et nous voulons cracher

c'est la moindre des choses mais vous pouvez, madame,

vous adresser à nous car tout n'est pas perdu non tout n'est pas perdu

de vos mythes d'aurore ici le soleil brille pour tous et on y croit.

La vérole sur vos gueules

Je répète :

la vérole sur vos gueules.

Les soupirs de la sainte et les cris de la fée ne sont plus entendus au banquet des banquiers.

Une fois.

La marmite de l'ermite est remplie de rubis.

Je répète :

la marmite de l'ermite est remplie de rubis.

La vieille Europe est la maquerelle des ballets roses.

Deux fois.

Quand les sirènes se taisent, les rapaces gueulent.

Le rouge et le noir des tortures sont les fleurs du mal.

Je répète :

le rouge et le noir des tortures sont les fleurs du mal.

Le jour de l'Occident est la nuit de l'Orient.

Deux fois.

Le jour de l'Occident est la nuit de l'Orient.

Je ne suis pas chauvine mais la France est quand même la reine des fromages.

Tryphon Tournesol est un zouave.

Six fois.

Le sang versé est la tasse de thé des géants de la foire.

Deux fois.

Il pleut des cordes sur la Concorde.

Il pleut des cordes sur la Concorde.

Les petites filles modèles sont les élues de l'Europe.

Je répète :

les petites filles modèles sont les élues de l'Europe.

Merde à la sûreté.

Deux fois.

La folie des grandeurs tue les merles moqueurs.

Je répète :

la folie des grandeurs tue les merles moqueurs.

Si vous ne trouvez plus rien cherchez autre chose.

Paix en Suisse.

Je répète :

paix en Suisse.

Les noces de sang incendient l'horizon.

Deux fois.

Le rimmel de l'Europe coule sur les plastrons.

Deux fois.

La vie commence maintenant, et maintenant, et maintenant.

L'Europe est une petite déesse mortelle.

Deux fois.

L'enfance de l'art est un lever de soleil.

Je répète :

l'enfance de l'art est un lever de soleil.

*Nous travaillons actuellement pour l'Europe...*

# HIER

Mercredi 02 octobre 2013

## Atelier de transmission

N'ayant pas vu le spectacle, les deux personnes venues participer aux ateliers de transmission assistent au filage arrêté de *Tartuffe*.

## Répétition

*Tartuffe* est filé en bout-à-bout le matin. Reprise de l'acte V dans l'après-midi et explorations autour de l'arrivée de Mr Loyal : la famille s'invente comme un chœur, un grand corps collectif, répétant les mêmes gestes et les mêmes sursauts.

A 18h l'enjeu est de mettre à l'épreuve les notes et hypothèses de la veille : l'idée selon laquelle les comédiens écoutent le monologue de Dom Juan ne fonctionne pas. Il est décidé de faire autrement. Le traditionnel filage cède la place à un travail avec Dom Juan et Sganarelle pour placer cette nouvelle fin.

## Représentation

62 Personnes

Un public plutôt âgé.

Ce soir, le monologue sur l'hypocrisie de Dom Juan à l'acte V sera dit assis dans le public, comme si Dom Juan était incapable de continuer à jouer et ne pouvait rejoindre la scène. Le spectacle est comme achevé avant sa propre fin. Si l'idée est bonne, elle ne prend pas. Faute sans doute de travail pour pouvoir l'explorer. Gwenaël Morin participe à la représentation. Alors que personne ne s'y attend, lorsque Mr Dimanche est escorté à la demande de Dom Juan, on peut apercevoir parmi les serviteurs de Dom Juan, Gwenaël Morin lui-même, serviteur de *Dom Juan*

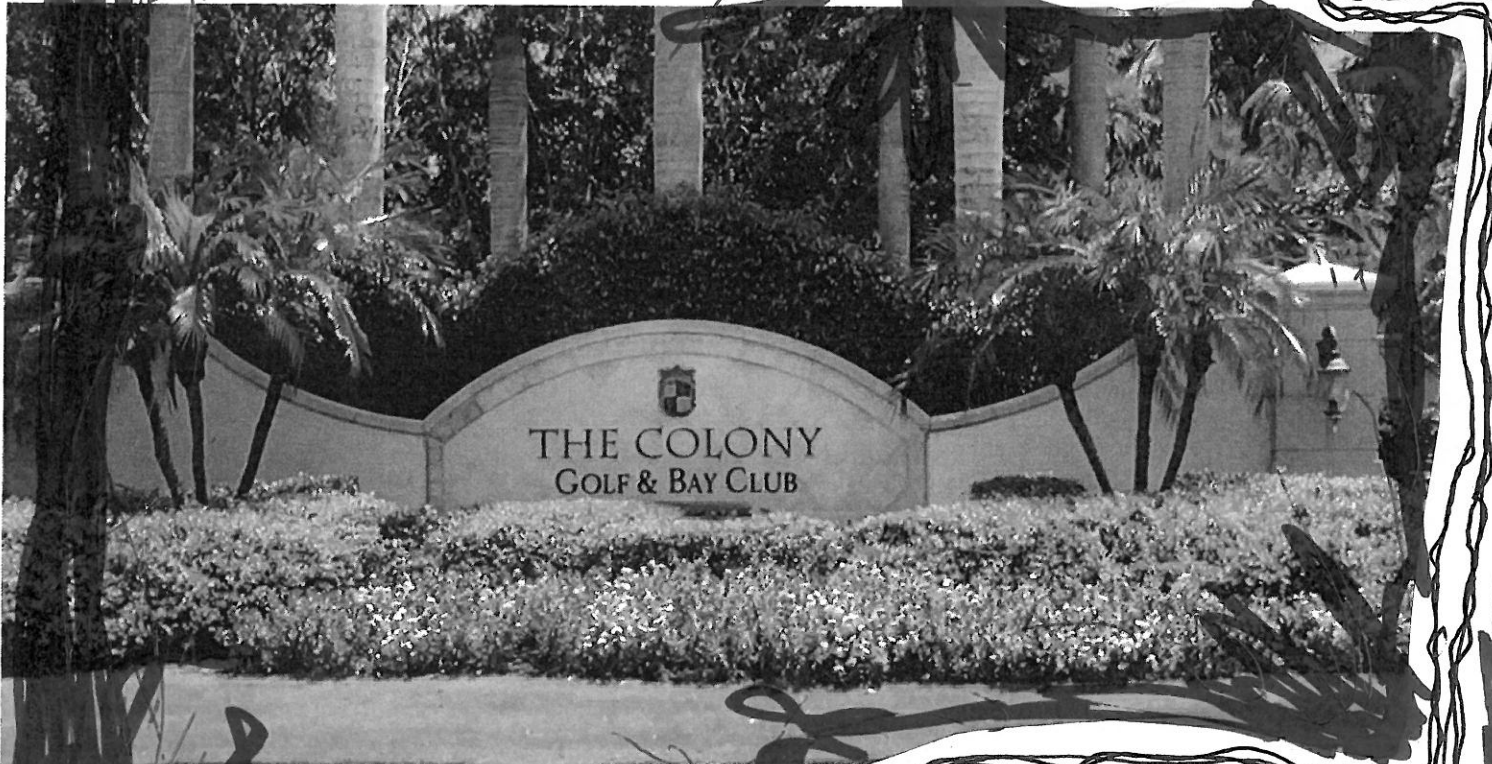
Des discussions autour des ateliers de transmissions sont soulevées par plusieurs groupes de spectateurs enthousiastes.

Sara Ferroud

LA VIE COMMENCE MAINTENANT



ET MAINTENANT



ET MAINTENANT